

## Point de vue

Le vrombissement sourd de l'avion fait résonner tout l'habitacle... Par le petit hublot, je m'efforce d'occuper mon cerveau avec chaque détail du paysage pour lui éviter d'imaginer le crash. Les grands bâtiments gris. Les champs verts, striés de grands axes noirs. Les petites tâches colorées se découpant sur l'asphalte. Des maisons à perte de vue. De grands nuages vaporeux interrompent ma contemplation et je sens la panique réapparaître.

Je jette un œil discret aux hôtesses, elles sont souriantes... tout doit bien se passer. Je continue mon inspection du côté de mes voisins, ils sont tranquilles, l'un d'eux arbore même une sorte d'air amusé en croisant mon regard.

Ca n'est vraiment pas le moment de hurler. A quoi est-ce que cela servirait de toute façon ? Nous allons atterrir, comme toujours, et je quitterais ce monstre de métal, comme toujours ! Une fois dehors, tout irait mieux, je pourrais à nouveau respirer l'air frais et marcher sur la terre ferme...

Mes mains me ramènent au présent. Lentement, je baisse la tête pour m'apercevoir que mes jointures sont blanches à force de serrer les accoudoirs du fauteuil. Y mettant toute ma concentration, je relâche mon étreinte. L'hôtesse se met alors à nous baragouiner quelque chose en rapport avec la météo mais je ne lui prête aucune attention.

Des bruits étranges résonnent sous nos pieds. Je sursaute. Mais ce n'est sans doute que le train d'atterrissage... Plus que quelques minutes à tenir.

Tout à fait futile de se rappeler que la majorité des accidents se passent soit au décollage, soit à l'atterrissage. De toute façon, je suis coincé ici, quoiqu'il arrive...

Quelle ironie ! Je fais un métier que j'adore mais je passe ma vie dans les avions que je déteste. Et s'il n'y avait que les avions. Deuxième épreuve de la journée : réussir à survivre à la foule de fans en folie qui m'attendent sans doute dans le hall de l'aéroport. J'apprécie toute cette attention à mon égard, mais pourquoi toujours hurler, fondre en larmes ou brandir des panneaux me demandant de les épouser ? Je n'ai rien à leur offrir d'autre que quelques secondes de mon temps et un vilain gribouillage sur une photo ou un bouquin.

L'avion touche alors la piste, rebondit une fois, deux fois, puis se stabilise. Mes mains se resserrent autour des accoudoirs, serrant à nouveau les pauvres accoudoirs, pour refouler la panique qui me saisit. Ne pas crier. Je répète ces mots, m'y accrochant frénétiquement. Ne pas crier. Ne pas crier...

La vitesse diminue. J'interromps ma litanie silencieuse pour vérifier par le hublot le cours des événements. En bout de piste, l'avion se dirige vers les grands halls de l'aéroport. La trajectoire semble contrôlée, la vitesse normale. Nous sommes en vie !

Heureux, j'affiche un sourire béat. L'activité autour de moi est fébrile, mes voisins rangent prestement leurs affaires pour gagner quelques précieuses secondes lorsque l'avion nous libérera. Mouton, je les imite, tout à mes pensées joyeuses : encore un voyage qui s'est bien passé !

Les procédures de débarquement sont vite expédiées, c'est l'avantage de la classe affaire. On entre les derniers, on sort les premiers et on récupère ses bagages en priorité.

Seule ombre à cet atterrissage parfait : la foule qui m'attend est malheureusement à la hauteur de mes appréhensions. Toujours le même tableau : des centaines de filles – entre 11 et 18 ans – hurlant mon nom, se démenant pour m'apercevoir, tendant des photos et des stylos. Le ridicule de la situation me submerge et je ne peux retenir un fou rire incontrôlé, libérateur, si agréable au milieu de cette folie.

Mais le temps n'est pas au divertissement. Les agents de l'aéroport, tendus, me pressent d'avancer ; ils ont sans doute hâte de me voir loin avant qu'un esclandre n'éclate sous leur responsabilité. Riant toujours en partie, j'avance vers l'épreuve.

Je prends le premier stylo que je vois et signe un livre. Les flashes crépitent. Encore un livre par là. Celle-ci voudrait que son amie nous prenne en photo tous les deux, je fais mon plus beau sourire. Un agent de l'aéroport pose sa main sur mon bras et me presse d'hâter le pas.

J'avance de quelques pas puis m'arrête. Combien ont fait le chemin jusqu'ici juste par espoir de m'entrapercevoir. Sans y croire, j'espère valoir le détour... Mais combien de personnes vais-je encore décevoir cette fois si ? Combien sont-elles d'ailleurs ?

J'essaie d'estimer la foule, dur à dire. Mon regard croise alors brièvement celui d'un jeune homme au teint mat qui me dévisage de loin : la tristesse et la profondeur de son regard me transpercent. Qui est t'il ?

Autographes. Photos. Déjà la mémoire de son visage s'estompe.

\*

La foule pressée autour du jeune acteur m'empêche de rejoindre la sortie aussi rapidement que je l'aurais souhaité. Déjà abattu, ce bref échange de regard avec la star a rajouté une pierre à ma détresse.

Ma vie est vraiment si insipide. Aussi anodine que celle d'un papillon. Sans doute sera-t-elle aussi brève. Je n'ai rien réussi. Personne ne pleurera ma mort, comme personne n'aura remarqué ma vie.

D'autres ont tellement de chances. D'autres ont tout. Comme lui. Beauté. Richesse. Célébrité. Tout. Tout. Et moi je n'ai rien. Plus rien.

Je hâte le pas, me glissant dans la cohue des voyageurs. La foule hurlante est loin maintenant. Il est déjà 19h. Il y en a du monde aujourd'hui. Pas possible de partir plus tôt. Depuis ce matin que j'attends !

Les choses vont changer ce soir. Pour une fois dans ma vie, je vais oublier qui je suis. Au revoir, le minable serveur de la sandwicherie. Adieu l'ex d'Angela. Je vais m'envoler ! M'échapper de la tristesse. Peut-être qu'Angela m'aimera toujours dans les rêves ?

J'ai toujours refusé d'y toucher auparavant. Trop peur d'aimer ça. Mais maintenant, qu'importe. Mon monde a perdu son axe. Je dérive. Qu'importe que je dérive un peu plus. C'est ce que je veux maintenant,

Le métro crisse en s'arrêtant. C'est l'heure de pointe et il est bondé. Le trajet n'allait pas être marrant.

« L'avantage, quand y'a du monde, c'est que t'as pas besoin de te tenir. La masse humaine est là pour te rattraper. »

Dans un bruit d'acier torturé, la veille rame m'emmène vers le centre ville. Pas facile de sortir du wagon mais je réussis in extremis à m'extirper à ma station. Dehors, la nuit est déjà tombée. Je marche d'un pas décidé vers mon but.

« Il y a toujours une solution... ». La voix de ma mère résonne à mes oreilles. Non, non. Ça ne sert à rien de penser. Ce soir. Le bar. Mes potes. La drogue. Le « trip » ! Point.

L'enseigne clignote dans la nuit, « Le Café Bar ». Tout un programme. Trop tard pour hésiter. J'ai pris ma décision et je vais m'y tenir. J'entre.

L'ambiance est enfumée, presque asphyxiante. La musique résonne, à fond, la basse faisant vibrer les murs en briques. Un grand gaillard se tient derrière le comptoir. Plusieurs types y sont accoudés, une bière devant eux. J'aperçois d'autres clients qui jouent au billard dans une autre pièce attenante. Dans la salle principale, les tables sont réparties aléatoirement.

Et mes potes. Au fond.

« Te voilà enfin ! Ramène-toi ! »

« Je vous l'avais dit qu'il se dégonflerait pas ! »

« Oué c'est ce qu'on va voir. »

Ils sont 5, affalés sur les veilles banquettes rouges. Des fils à papa qui se la jouent rebelles le soir pour s'éclater. Je suis à la fac depuis l'année dernière avec eux. Vraiment des amis ? Difficile à dire, mais ça s'en rapproche.

Après 3 bières, plus d'hésitation ! Ce sont mes amis ! Les meilleurs du monde ! Mes idées noires envolées, je rie à m'en asphyxier ! Aussi fort que cet acteur tout à l'heure ! Pas plus beau ! Pas plus riche ! Pas plus célèbre, mais moi aussi je peux rire.

L'heure devenant tardive, la salle s'est remplie. Beaucoup de jeunes. Ca parle, boit, raconte des histoires. Quelques personnes ont poussé les tables et dansent. Pas si mal ce bar finalement.

Et puis on a commencé à faire tourner. Je ne sais pas comment je pourrais leur rembourser ma part mais je crois que je m'en fiche.

Soudain, tout est devenu si coloré ! Plus rien n'a d'importance.

« Je veux danser ! Je veux m'envoler ! Voyager loin ! M'évader ! »

Comment revenir dans le quotidien sans saveur après tout ça ? Non plus jamais la routine. Et je me rappelle encore de tout. Angela. La sandwicherie. L'aéroport ! Je veux tout oublier. Tout. Plus jamais.

« Encore plus... toujours plus. »

Mes amis sont inquiets. Mais à quoi ça sert. Je ne serais jamais beau, riche ou célèbre ! Personne ne s'inquiétera que je disparaisse.

M'évader...Partir...

Noir.

\*

La voiture n'avance plus. Une ambulance et un attroupement bouchent toute la rue. Au volant, Laurent, mon petit ami, marmonne. C'est fou comme il n'a plus aucune patience dès qu'il est derrière un volant.

« C'est complètement bloqué, je vais encore être en retard. Quelle idée tu as eu de vouloir aller au musée aujourd'hui ! »

« J'avais envie. Ecoute laisse moi là et fait demi-tour, c'est juste la rue là bas. Je peux finir à pied. »

« Ok ça m'arrange. Amuses toi bien ! »

Sitôt dit, sitôt fait. Je me retrouve larguée dans la rue. Pressé pour une obscure raison, il fait ronfler le moteur et exécute un demi-tour nerveux, retournant dans le flot de circulation de la rue principale.

Même pas un au revoir. Tant pis, je ne vais pas me gâcher mon après-midi à cause de l'humeur de Monsieur ! L'esprit léger, je remonte la route et arrive bientôt à la hauteur de l'ambulance. Je hâte le pas, pressée de dépasser l'accident et craignant d'apercevoir des blessés. C'est nul cette fascination qu'ont les gens pour les malheurs d'autrui.

Les gens murmurent :

« Pauvre gamin. Il n'a pas 18 ans. »

« C'est terrible la drogue. Il avait encore toute la vie devant lui »

Je frissonne. Il faut vraiment être désespéré pour atteindre volontairement la fin du dernier voyage si jeune. Que lui ait-il arrivé ? Simple question rhétorique mais la réponse ne m'intéresse pas réellement. De toute façon, je ne le connaissais même pas !

J'abandonne le jeune homme à son triste sort pour reprendre ma route vers le musée archéologique. Rien ne viendra entacher cette journée de liberté ! Des semaines que je me réjouis à l'idée d'y aller. On m'a vraiment dit le plus grand bien de ses collections, j'espère juste ne pas être déçue.

Il n'y a pas beaucoup de monde en ce grand musée et je suis plutôt tranquille dans l'immensité des salles chargées d'histoire. La présentation des pièces est classique, voire veillotte mais la lumière tamisée crée une ambiance agréable.

Je me retrouve des milliers d'année en arrière. Les hommes n'en sont qu'au balbutiement de l'histoire. Les siècles s'égrainent de salle en salle. Je m'émerveille devant la finesse de réalisation de l'orfèvrerie ou encore de cette magnifique vierge à l'enfant de la fin du XIV<sup>ème</sup>.

Le premier étage du musée est consacré aux grandes explorations du siècle dernier. Je frémis dans la salle sur l'Océanie mais le dépaysement est total dans les salles sur l'Afrique. Les masques ricanant semblent me suivre de leurs yeux malins alors que je déambule dans les allées comme une invitation au voyage.

Je m'imagine dans la brousse, traquée par les membres masqués d'une tribu cannibale, au son des tams-tams. Les grands totems me dominent, les dieux sculptés surgissant de la colonne de bois comme pour me happer en enfer. Mon imagination s'emballe. Et si...

Les pas pressés d'un groupe de touriste marchant en cadence interrompt brutalement mon songe. Les masques me regardent de leurs yeux morts, les plumes ternies par la poussière.

Le guide s'arrête une seconde au milieu de la salle et finit d'anéantir toute magie en résumant la salle de trois mots brefs :

« Quelques vétustés africaines »

Les touristes hochent la tête, certains ricanent mais aucun ne prend le temps de regarder. Déjà la guide les embarque dans la salle suivante. Déroutée par ce brusque rappel à la réalité, je tente de me replonger dans le mystère des lieux mais c'est trop tard. La réalité a repris ses droits. Retour sur Terre. Tout le monde descend !

Par les grandes fenêtres, le soleil darde ses rayons déclinant. Déjà la fin de journée ? J'ai perdu toute notion du temps dans ma brousse inventée. Dans la cour, le groupe de touriste marche vaillamment jusqu'à la sortie. Le même groupe ou un autre, si semblable ? Qu'importe.

\*

Quel musée ennuyant ! De belles pièces, peut-être mais si mal mises en valeur. Que fait donc la municipalité pour accorder si peu de crédits à la culture !

« Une perte de temps ce musée ! »

« Tout à fait d'accord, ma chère. Notre avion est dans seulement deux heures. Un miracle si nous ne le ratons pas »

« Ils vont m'entendre à l'agence ! Ce guide est totalement incompetent, incapable de se tenir à un horaire. »

A se demander à quoi sert l'argent qu'on donne aux agences de voyage. Certainement pas à rechercher des guides de qualité. Où l'ont ils dégotté celui là ! Un étudiant de première année sans expérience à n'en pas douter. En tout cas, je ne recommanderais pas ce circuit à mes amies du cercle.

« Nous aurions du aller dans ce club si chic dont tout le monde parle actuellement ! »

« Vous voulez parler du Marina Park ? »

« Mais bien sur, de quel autre pourrait-il être question ! »

« Nous pourrions y aller cet été. Jean-Charles n'arrête pas de m'en parler. »

« Edouard sera ravi également. »

Le bus nous ramène à l'aéroport alors que nous vantons les mérites de ce nouveau palace sur la côté d'azur. Cette prochaine excursion sera certainement passionnante ! Bien plus que ces musées poussiéreux où l'on nous a trimballés cette fois ci.

L'aéroport est bondé, comme toujours. Et nous sommes en retard, il fallait s'y attendre ! Une fois n'est pas coutume, le guide réussit à se débrouiller et nous fait ouvrir un guichet rien que pour nous. L'enregistrement est expédié et finalement, nous nous retrouvons avec 45 minutes à patienter avant l'embarquement.

L'accueil à la sandwicherie est pitoyable, tous les serveurs font une tête d'enterrement. A croire que nous les dérangeons à venir prendre un café. Quelle ville détestable. Qu'à cela ne tienne, les haut-parleurs annonçant notre embarquement suffisent à me faire oublier ces désagréments, nous partons !

Dans l'habitacle douillet, nous tentons à voix basse de divertir Anne-Marie, ma voisine, de ses idées noires. Mais malgré nos attentions, elle se crispe sur son fauteuil et son teint vire au blanc lorsque les moteurs de l'avion rugissent pour nous projeter vers les cieux. Quelle sottise de se gêner un si beau moment. Par le petit hublot, je goute chaque détail de l'aéroport. Les grands bâtiments gris. Les verrières. Les escaliers et ces centaines de petites silhouettes qui courent partout.

Bien trop tôt les nuages me cachent la vue, je reviens alors à Anne-Marie qui respire par petits hoquets. Une grosse larme descend sur sa joue, lentement. Ses mains sont blanches à force de serrer ses accoudoirs. Le vrombissement du moteur s'atténue peu à peu en un ronron d'arrière-plan.

« Nous rentrons ! »